



247, Rue Saint Jacques
75005 Paris
Tél. : +(33) 1 56 81 10 25



**Groupe de recherche international
"Savoirs artistiques et traités d'art".**

Colloque international

L'élan moderne

organisé par
la Société française des architectes
en partenariat avec
le CNRS (GDRI « Savoirs artistiques et traités d'art »)

ce colloque aura lieu
dans les locaux de la Société française des architectes
247, rue St Jacques, 75005 Paris
(entrée libre et gratuite)

vendredi 29 et samedi 30 mai 2015

Les mots demeurent, mais leur signification évolue. Il en va ainsi des qualificatifs « moderne » et « contemporain » dont on doit se demander ce qu'ils signifient aujourd'hui dans le champ de l'architecture, et plus largement dans l'ensemble des dimensions politique et esthétique du cadre bâti. Ce colloque entend « mettre à jour » le sens de ces mots, et en interroger l'actualité. La modernité de l'architecture se distingue-t-elle de la modernité du projet ? La modernité est-elle un style, ou un principe plus fondamental ? Est-ce un adjectif, un attribut de la forme, ou un principe de pensée ?

Quels rapports les modernités en architecture, en peinture, en littérature et au cinéma entretiennent-elles ? Baudelaire affirmait que « la modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable », et le Mouvement moderne s'est emparé de cette notion pour nommer un ensemble de nouveautés marquant une rupture avec les conventions. Qu'en est-il depuis ? Pourquoi et comment ce grand mot est-il presque devenu, pour beaucoup d'architectes, un gros mot ? Par quel retournement ce qui représentait le futur se retrouve-t-il associé au passé ? Quel rapport le moderne entretient-il avec le rationalisme ?

L'architecture est une pratique inscrite dans l'histoire – chaque projet procède d'une généalogie – mais il est aussi la construction de ce qui est à venir. Qu'est-ce qu'être moderne, par-delà l'expression des formes elles-mêmes ? A quel moment le mot « contemporain » qui signifiait simplement « vivant » a-t-il changé de sens ?

L'architecture est un art qui brouille les certitudes du temps : « mal informé celui qui se crierait son propre contemporain » (Mallarmé).

VENDREDI 29 MAI

Matin

10h00

Li Xiangning

**En quête d'une modernité
chinoise : lutte pour l'espace et
transformation urbaine dans la
Chine moderne**

10h30

Jean-Louis Cohen

**Inter-, bi-, ou transnationale :
l'architecture moderne à
l'épreuve des frontières**

11h00

Séance de questions et débat

11h30

Gwénael Clément
L'horizon américain

12h00

Olivier Gahinet
Tenir la distance

12h30

Séance de questions et débat

13h00

Pause déjeuner

Après-midi

14h30

Philippe Potié

La quête naturaliste des modernes

15h00

Pierre Bergounioux
Des échos durables

15h30

Séance de questions et débat

16h00

Pierre Gencey
**Un paradis domestique dans l'enfer
urbain**

16h30

Pascal Q. Hofstein
Défier le monde

17h00

David Diamond
Emprunter le paysage

17h30

Séance de questions et débat

SAMEDI 30 MAI

Matin

10h00

Caroline Constant
Dialogue contre manifeste

10h30

François Prodromidès
La lumière inquiétante

11h00

Séance de questions et débat

11h30

Laurent Salomon
De la critique à l'autocritique

12h00

David Leatherbarrow
Réalités possibles et possibilités
réelles : l'architecture à
l'époque moderne

12h30

Séance de questions et débat

13h00

Pause déjeuner

Après-midi

14h30

Jean-François Chevrier
« A qui veut ! » ou Les aventures de
la différence spatiale

15h00

Karim Basbous
Le verbe orphelin

15h30

Séance de questions et débat

16h00

Michaël Foessel
La promesse de l'intime

16h30

Antoine Picon
Sommes-nous devenus post-
modernes ?

17h00

Nathalie Heinich
Catégoriser le « moderne » et le
« contemporain »

17h30

Séance de questions et débat

**Des modifications pourraient survenir après la rédaction du présent programme,
nous vous invitons à consulter la mise à jour sur notre site internet : www.sfarchi.org**

VENDREDI 29 MAI

10h00

Li Xiangning
Tongji University

En quête d'une modernité chinoise : lutte pour l'espace et transformation urbaine dans la Chine moderne

L'introduction et le développement du concept de « modernité » en Chine se sont toujours accompagnés de violentes polémiques. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'établissement des concessions occidentales de Shanghai a brisé le tissu urbain traditionnel et l'ordre social existant. Jusque-là ville traditionnelle, Shanghai s'est transformée en métropole moderne. La signification du nom « Shanghai » s'est élargie et depuis lors un mélange des cultures orientale et occidentale a vu le jour. Le centre ville s'est également, et à plusieurs reprises, transformé de manière radicale. Dans la Shanghai ancienne, avec son administration urbaine atomisée, la transformation du centre ville a illustré la course à la domination de l'espace urbain entre différents groupes sociaux et pouvoirs politiques, notamment entre entreprises chinoises et entreprises occidentales. Depuis le régime féodal de la dynastie Qing jusqu'à la prise du pouvoir par le Parti communiste en 1949, en passant par les concessions étrangères, le gouvernement municipal du Kuomintang à Shanghai et l'administration japonaise pendant l'occupation nippone, chaque pouvoir politique a abandonné le centre ville précédent pour en établir un nouveau ailleurs. Si la modernisation de la société chinoise était associée à la science et la technologie occidentales, les idées directrices et la définition des significations sociales des espaces urbains sont devenues de plus en plus obscures, en particulier lorsqu'il s'est agi de cerner une identité « chinoise » « moderne ». Mon propos est d'examiner l'espace urbain de Shanghai, longtemps divisé et contesté par différentes cultures, en tant qu'outil d'incarnation du contrôle de l'espace et de la transformation urbaine-sociale.

10h30

Jean-Louis Cohen

Institute of Fine Arts, New York University / Collège de France

Inter-, bi-, ou transnationale : l'architecture moderne à l'épreuve des frontières

Les frontières nationales – d'ailleurs mouvantes au 20^e siècle pour ce qui est de l'Europe – ont été poreuses aux idéaux et aux formes de l'architecture dite « moderne ». L'inscription dans un mouvement international a été revendiquée par beaucoup d'architectes radicaux, si tant est que cette épithète ait un sens, ce qu'ils ont payé au prix fort dans les phases de réaction, de la Russie à l'Allemagne et à l'Espagne.

Dans le même temps, les tentatives n'ont pas manqué pour faire des « *stylèmes* » modernes des éléments constitutifs de nouvelles identités nationales, de la Finlande au Brésil, en passant par la Tchécoslovaquie. Pourtant, en rester à la dialectique entre les dispositifs internationaux, tels que les Congrès internationaux d'architecture moderne et leurs avatars, les Rencontres internationales fondées par Pierre Vago, ou les divers réseaux de la réforme urbaine, d'une part, et les groupes et les professionnels nationaux, d'autre part, serait trompeur.

Informées par des représentations complexes, parfois anciennes, les interférences entre les cultures nationales, et les relations bilatérales ont été non moins intenses - que l'on pense au rôle de la revue *l'Art sacré* dans l'architecture religieuse d'après 1945. Observer certaines d'entre elles au travers de projets les cristallisant permettra de saisir plus finement les visages distincts que l'architecture de la modernité aura empruntés entre le cycle de son instauration et celui de sa crise fatale.

11h00

Séance de questions et débat

11h30

Gwénaél Clément

ENSA de Paris la Villette

L'horizon américain

En 1953, le CinemaScope, procédé qui consiste à comprimer l'image à la prise de vue pour la dilater lors de la projection, est utilisé pour la première fois par la *20th Century Fox*. Le cinéma américain profite de cette innovation pour prendre l'air, sortir des studios et restituer les grands paysages naturels sur les nouveaux écrans panoramiques. L'élargissement du champ de la caméra et les différents travellings vont dès lors transformer les étendues naturelles en spectacle pour les salles obscures.

En 1960, deux architectes vont chacun livrer une maison plate sur l'un de ces terrains des collines de Los Angeles que l'on dit peu propices à la construction du fait de leur déclivité. Ces projets sont emblématiques d'un nouveau rapport au paysage. John Lautner, avec la Chesmosphere, et Pierre Koenig, avec la Stahl House, vont dessiner des espaces qui échappent aux premiers plans pour bénéficier d'une vue sans fin. Au principe moderne de continuité visuelle et pédestre entre l'intérieur et l'extérieur immédiat, apanage du binôme traditionnel de la maison et de son jardin selon les principes modernes, Koenig et Lautner substituent l'idée d'un « périmètre hors-sol », ouvert largement et exclusivement sur le lointain. L'idée d'un face-à-face avec le grand paysage semble alors remplacer le principe de continuum spatial comme paradigme de la modernité. Dans ce dessein, l'horizon va tendre à se rapprocher, s'inviter à demeure, jusqu'à prendre entièrement possession des lieux pour leur imposer sa propre mise en scène. Dans ce nouveau rapport à l'extérieur, qui fait écho au Cinémascope, c'est *la manière d'être au monde* qui s'en trouve transformée.

C'est cette autre modernité, qui présente une voie parallèle dont la portée reste à révéler, qui fera l'objet de cette intervention.

12h00

Olivier Gahinet
ENSA de Strasbourg

Tenir la distance

Depuis le début de la modernité (que nous ferons commencer, avec Panofsky, « à la mort de Goethe ») deux tendances apparemment contradictoires existent dans l'architecture : la première voit dans le projet le moyen de transformer le monde ; la seconde a la permanence comme objectif. Volonté de transformation d'un côté, désir de durer de l'autre : la synthèse, quand elle se fera, aboutira à des lieux hors du temps, semblant être disponibles pour toujours et susceptibles d'abriter les nostalgies à venir.

Cette modernité s'est construite en lien avec la révolution industrielle. Aujourd'hui, une nouvelle révolution est nécessaire : celle qui accompagnerait une nécessaire « déprise » de l'homme sur la Terre (dont la lutte contre le changement climatique est un des aspects) ; celle qui laisserait leur place à nos commensaux sur la planète ; celle qui restaurerait la dignité et la souveraineté de l'homme sur lui-même.

On se demandera quelle « architecture de la parcimonie » pourrait accompagner cette révolution future, et quels espaces pourraient être à leur tour les lieux de mémoires à venir, pour continuer l'aventure moderne en habitant, enfin, le temps.

12h30

Séance de questions et débat

13h00

Pause déjeuner

14h30

Philippe Potié

ENSA de Versailles

La quête naturaliste des modernes

Le récit héroïque de la modernité, dont Giedion fut l'un des propagandistes les plus passionnés, s'il eut le mérite de galvaniser une avant-garde, préparait par un mouvement inverse des lendemains où le désenchantement était à la mesure des espérances. Aujourd'hui, le travail de deuil de cette modernité « ardente » étant achevé, s'ouvre un droit d'inventaire plus serein qui met à jour des structures de pensée plus profondes. Moins doctrinale, plus complexe, mais plus riche aussi, l'une des structures que nous voulons ici mettre en évidence semble s'être construite non sur un récit apologétique univoque, mais sur le dualisme antithétique que synthétise le couple nature / culture dont Lévi-Strauss avait révélé la puissance générative dans la construction du récit mythologique. On montrera, dans cette perspective, comment les œuvres les plus célébrées de la modernité mettaient en scène la « machine au pouvoir » sur fond d'un chant élégiaque glorifiant les forces primitives de la nature. Plus encore, on proposera de lire la modernité comme la tentative toujours renouvelée d'une figuration du dualisme archaïque opposant la technique prométhéenne aux puissances souterraines de Gaïa, la terre mère. Traversant l'histoire de la modernité depuis le pavillon de Barcelone en passant par les dernières œuvres de Wright, on tracera une ligne où l'émergence de Ronchamp prend tout son sens. On saisira par là même le lien profond qui lie, dans une perspective inquiète, l'inexorable accélération du temps technologique au rythme immuable du cycle de vie d'une terre primordiale. On découvrira en chemin comment la figure chaque fois redessinée d'un corps humain idéalisé et fétichisé sert de guide à cette quête d'une architecture prise au piège de sa propre puissance.

15h00

Pierre Bergounioux

Ecrivain

Des échos durables

La littérature est, depuis son apparition, à cinq mille ans d'ici, l'expression la plus précise des successives sociétés. Elle livre, par le biais du langage articulé, une version approchée d'un certain état de la civilisation, c'est-à-dire du stade atteint par le développement des forces productives et des rapports de production assortis, esclavagistes, féodaux, marchands...

Pendant le demi-millénaire où l'Europe a été le sujet de l'histoire, le texte écrit a épousé fidèlement son destin et chaque siècle a versé sa contribution à l'aventure des Temps Modernes. La Renaissance, qui croit revenir au passé, invente l'avenir, le Grand Siècle met en place les institutions politiques de l'Etat-Nation, le XVIII^e siècle est celui des Lumières, le suivant, celui des Révolutions.

La teneur du XX^e n'est pas encore définitivement fixée ou, alors, elle est composite et appelle plusieurs qualifications. Il a été celui des extrêmes, selon Hobsbawm, mais aussi celui des loups et, encore, selon Sloterdijk, de l'explicitation, et dans tous les domaines, scientifique et psychologique, technique, philosophique et politique, littéraire...

Si les architectes sont des hommes spéciaux, qui inscrivent dans le paysage, matériellement, l'esprit de leur temps, leurs actes sont chargés d'échos prolongés. On doit s'abriter, circuler, travailler.

L'architecture, comme tous les secteurs d'activité, est traversée par la contradiction qui anime le mouvement historique. D'un côté, les moyens, les vues sans précédent qu'elle tire de présent; de l'autre, la tyrannie du capital financier, l'injustice tenace de nos sociétés, l'absence criante de projet politique, après l'implosion du socialisme réel.

C'est sur ces thèmes, les uns passés mais persistants parce que cristallisés dans la pierre, la brique, l'acier, les autres tout actuels et, par suite, incertains, que je broderai.

15h30

Séance de questions et débat

16h00

Pierre Gencey

Ville du Havre

Un paradis domestique dans l'enfer urbain

Le Mouvement moderne s'est inspiré des récits utopiques pour réinventer la ville, la rue, la maison, la cuisine et même la chaise. Il a partiellement réussi son entreprise puisque, dans la plupart de nos logements, le confort s'assume encore dans le rationalisme et l'hygiénisme, se renforçant même par la présence d'objets techniques, innovants et standardisés. On peut tracer le phénomène en remontant jusqu'à la Seconde Guerre mondiale quand, face aux enjeux urbains d'expansion et de reconstruction, les revues d'architecture et de décoration, les grands hebdomadaires et les petits quotidiens, tous les médias s'intéressent à l'habitation.

Cependant, à cette dilution apparemment réussie de la modernité dans la sphère du logement, s'oppose un violent rejet dans la sphère urbaine : la cité rationnelle et hygiénique, technicisée et standardisée, évoque plutôt les images infernales des romans contre-utopiques que l'idéal du progrès. Pourquoi cette divergence, cet antagonisme ?

L'exemple des appartements reconstruits du Havre, sous l'impulsion d'Auguste Perret et du décorateur René Gabriel, peut ouvrir quelques pistes. Dans le confinement domestique, la décoration laisse à chaque individu l'illusion du choix et la sensation d'une amélioration de sa vie intime, comme si la collectivité était passée à son service et cherchait à le libérer. Dans le milieu urbain, la construction moderne impose au contraire une soumission d'ordre esthétique, la ville du Havre est d'ailleurs réglée suivant un module identique à celui de Thomas More dans son Utopie. Dès lors, tout s'inverse : la modernité n'est plus choisie mais subie...

16h30

Pascal Q. Hofstein

ENSA de Paris La Villette

Défier le monde

La tour, bâtiment emblématique d'une conquête verticale, s'est distinguée comme un objet s'affichant tantôt comme prouesse technologique, tantôt signal singulier sur l'horizon.

De la *Cathedral of Learning* à Pittsburgh aux tours contemporaines en passant par les grands halls de John Portman, on relève deux types : le premier traduit l'objectif de rentabilité par l'empilement des planchers, le second, plus généreux, évide une partie de la tour pour y loger un rez-de-chaussée monumental par sa hauteur.

Je m'intéresserai à une troisième manière, plus ambitieuse car elle prend toute la mesure de la hauteur, laquelle n'est pas tant un objectif en soi qu'un moyen. Cette troisième voie renverse les références habituelles : elle redresse le sol en intégrant en altitude des programmes du rez-de-chaussée urbain traditionnel, et elle rabat le ciel comme un tableau.

17h00

David Diamond

New York Institute of Technology

Emprunter le paysage

Tout au long de sa carrière, Le Corbusier réalisa de nombreux projets étrangers à leur contexte, tant par leur forme que par leurs matériaux. Ces bâtiments s'intéressent en fait à un « métacontexte » qui dépasse l'environnement immédiat, afin d'établir des correspondances avec des données lointaines : parfois urbaines, souvent géographiques et, de plus en plus, à la fin de sa carrière, relatives aux cycles du temps diurne et calendaire.

En sélectionnant des moments de cadrage et de capture, Le Corbusier condense avec précision, à partir de l'océan des perceptions immédiates, les éléments qu'il convoque – vues et lumières intérieures et extérieures soigneusement calibrées – et les qualités qu'il entend ainsi faire apparaître – le dualisme, l'ambiguïté et l'illusion – afin d'établir un dialogue intime entre l'homme et le cosmos.

En m'appuyant sur la villa Le Lac, la villa Savoye et le couvent de la Tourette, j'examinerai la façon dont ce magicien du métacontexte transforme et assimile les paysages mêmes qui inspirent ses idées.

17h30

Séance de questions et débat

SAMEDI 30 MAI

10h00

Caroline Constant

University of Michigan

Dialogue contre manifeste

Le dialogue diffère du manifeste, principal moyen littéraire par lequel les architectes européens du début du XXe siècle tentaient de convaincre de la validité « universelle » de leur approche. Bien que nés l'un et l'autre en réponse à l'incertitude qui accompagnait les spectaculaires changements culturels et technologiques des premières décennies de ce que l'on appelle le « mouvement moderne », le dialogue demeure le plus typiquement « moderne » des deux ; il reflète la condition précaire du sujet moderne, pris entre la réalité construite qu'il habite et sa conscience de la fausseté de cette condition.

10h30

François Prodromidès

Sciences Po

La lumière inquiétante

En 1930, un film muet est tourné par Pierre Chenal à la Villa Savoye de Le Corbusier, à peine inaugurée : *L'Architecture d'aujourd'hui*. Précédant la présentation de la salle de séjour, un carton annonçait : « *Cette prise de vue a été réalisée sans le secours de lumière artificielle* ». Le fait architectural rencontrait ainsi la prise de vue cinématographique sous le signe d'une déclaration de modernité, dont la lumière naturelle était un acteur essentiel : les intérieurs pouvaient maintenant être filmés nus, sans projecteurs, c'était l'espace même qui rachetait le peu de sensibilité des pellicules, c'était la rupture photogénique du temps. En 2014, j'ai été amené à mon tour à

filmer cette même villa. La découvrant pour la première fois, l'omniprésence de la lumière m'a semblé plutôt, sinon aveuglante, du moins inquiétante : où loger son regard dans ce plein-feux de la machine à habiter ? N'était-ce pas l'inquiétude même d'une modernité inhabitable ? Constatant par ailleurs que ce vestige de l'architecture moderne, *patrimoine du XX^e siècle*, était aujourd'hui pris de toute part dans la prolifération des prises de vue des visiteurs contemporains, appareils photos et téléphones-caméras en main, chacun cherchant son cadre dans des cadres qui semblaient déjà imposés par le projet architectural, je cherchais moi aussi à trouver mon cadre. Promenant mon regard dans la maison, je repensais alors à quelques cinéastes que ces questions de cadre, de lumière et d'espace moderne avaient préoccupés – Jacques Tati, David Lynch ou Jean-Luc Godard. Je me souvenais que la lumière naturelle était également une conquête de la modernité cinématographique, que la prise de vue cinématographique alternait entre une pensée du *cadre* (qui enferme dans une scène) et du *cache* (qui occulte une part du réel environnant). Je m'interrogeais enfin sur le rôle qu'on voulait faire jouer à la lumière dans le petit théâtre bourgeois des Savoye, et me demandais à quel titre le fait d'ouvrir l'espace afin de *mieux voir, de tout voir*, devait véritablement être compris comme un progrès.

Je décidai de revenir filmer la nuit. L'opérateur avec qui je travaillais eut alors l'idée de filmer la maison comme un vers luisant dans le noir, une luciole. Nous la théâtralisions ainsi pour échapper au diktat moderne et la rendre à sa puissance d'apparition, indistincte et fragile.

11h00

Séance de questions et débat

11h30

Laurent Salomon

ENSA de Normandie

De la critique à l'autocritique

« Il n'y a d'incompatibilité entre notre passé et le présent. Nous ne voulons pas rompre avec la tradition : la tradition se transforme, elle revêt de nouveaux aspects sous lesquels peu la reconnaissent. » Gruppo 7, « Architettura », La Rassegna Italiana – décembre 1926.

Les différentes présentations qui traitent du Mouvement moderne sont souvent focalisées sur son avènement. On y analyse volontiers le radicalisme des principes qui l'ont fondé. Ce radicalisme s'est imposé aux architectes progressistes de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, comme une nécessité. Il s'agissait avant tout de proposer à la vie sociale un espace en concordance avec les pensées libératrices du temps, et, à cette fin, d'organiser la destruction des académismes qui continuaient à défendre et diffuser une architecture convenue en même temps qu'une vision servile de la fonction d'architecte à l'égard des pouvoirs en place.

Pourtant, cette modernité de la première heure ne restera pas figée au fil du XX^e siècle. Sa classification par « catégorie » (De Stijl, style international, Bauhaus, rationalisme, régionalisme critique, métabolisme, etc. ...), identifie des mouvements de pensée collectifs qui rendent compte des débats du temps et influent sur les concepts fondateurs : fonctionnalisme de l'espace et démocratisation de l'accès à l'architecture. Mais elle n'évalue pas l'influence de l'acte projectuel lui-même dans l'évolution de la production architecturale globale. Elle s'attarde soit sur le rôle de l'actualité soit sur d'autres transformations considérées comme des « évolutions artistiques des grands architectes » pour expliquer les mutations observables.

Ce qui nous intéressera ici, ce sont les sujets saisis au fil du temps par ces architectes connus pour conduire une œuvre. De la prospective pionnière de Wright, le précurseur, à la restauration du classique par Mies Van der Rohe, de l'ambition plus ethnologique d'Aalto aux expériences picturalistes de Le Corbusier, on observera comment chacun de ces personnages a pu s'approprier les principes fondateurs du Mouvement

moderne en y intégrant des champs de préoccupations personnelles qui ont substantiellement modifié la forme de leur production.

Ainsi, après une prise de pouvoir théorique par la rébellion, tous se sont accomplis dans un processus d'autocritique de leurs réalisations « de jeunesse » par le projet. Enrichissant de cette façon leurs moyens théoriques, ils ont pu porter leur œuvre au-delà des problématiques d'actualité, et accéder à une dimension ontologique de l'architecture.

12h00

David Leatherbarrow

Université de Pennsylvanie

Réalités possibles et possibilités réelles : l'architecture à l'époque moderne

Les idées de *modernité* et de *conception* de projet qui ont été développées dans l'architecture du début du XX^e siècle se renforcent l'une l'autre. Pour les tenants de la nouvelle architecture il ne faisait aucun doute que le siècle nouveau allait être une époque de profonds changements historiques. Ils avaient également toute confiance dans le rôle que seraient appelées à jouer leurs conceptions : le paysage de la vie moderne serait le produit d'imaginaires en phase avec des conditions qui s'étaient transformées de façon spectaculaire – aussi éloignées du monde vécu que fussent leurs visions. Pourtant, à mesure que s'écoulèrent les années puis les décennies de la période moderne les adhésions aux circonstances préexistantes, voire aux traditions, en vinrent à être considérées comme inévitables lorsque des sites, programmes et constructeurs réels furent utilisés comme des matériaux de la réalisation de projets. Mon intervention tentera de répondre à une seule question : quel lien existe-t-il entre les « réalités possibles » imaginées dans les premiers projets modernes et les « possibilités réelles » de construire le monde moderne ?

12h30

Séance de questions et débat

13h00

Pause déjeuner

14h30

Jean-François Chevrier
ENSBA

**« A qui veut ! »
ou Les aventures de la différence spatiale**

En 1898, Mallarmé avançait cette formule – « A qui veut ! » – en réponse aux critiques de Léon Tolstoï dans *Qu'est-ce que l'art ?*, qui venait de paraître. La question de l'art était posée entre deux métropoles, aux deux extrémités de l'Europe. Il s'agissait de savoir à qui s'adressent les artistes. Tolstoï répond : au peuple, à tout le monde, sans exclusive. Il condamne « l'obscurité » de Mallarmé. Celui-ci répond que l'artiste ne s'adresse pas à tout le monde mais à qui veut : un public socialement et idéologiquement indéterminé, constitué toutefois d'individus favorablement disposés, suffisamment intéressés.

La controverse qui opposa les deux écrivains, le romancier évangélique et le poète athée, est datée, mais elle éclaire la situation actuelle. La question de l'art posée en termes d'adresse concerne la définition du public moderne et celle de toute communauté constituée dans la sphère publique. Elle concerne également la différence spatiale, et par là même l'architecture et la politique urbaine.

15h00

Karim Basbous

ENSA de Normandie / Ecole Polytechnique

Le verbe orphelin

La modernité a progressivement pris son élan dans le vide laissé par la disparition de Dieu. En architecture, le long règne des « Ordres » classiques, à l'aune desquels s'était mesurée la différence des styles, s'est éteint dans le bruit de la Révolution industrielle et l'effervescence des avant-gardes. Cette rupture représente bien plus qu'un renouveau des doctrines, des idées et des figures. Elle révèle un renversement plus profond dans le rapport fondamental entre le sujet et le savoir auquel il s'adosse pour concevoir. Par ce renversement, le sujet ne se contente pas du cadre en vigueur à l'intérieur duquel tout projet architectural prend forme et fait sens : il va s'en extraire, pour déployer l'imaginaire ailleurs, au risque d'une mise en péril de la pensée elle-même. D'où la figure du héros, bientôt rattrapée par celle du père.

Je m'appuierai sur quelques-uns de ces « porte-lumière » qui jalonnent l'Histoire du projet depuis la Renaissance pour observer la modernité en elle-même, indépendamment des modalités conjoncturelles par lesquelles elle s'est manifestée et qui tendent à la réduire à un style architectural ou à une idéologie, afin de lui rendre sa définition ontologique. Qu'est-ce qu'être moderne ? Quelle est cette posture depuis laquelle s'invente, hors du flot des projets ordinaires qui confirment la grammaire établie, *une nouvelle langue* qui prend forme dans l'atelier de soi, par un partage inédit – mais promis à l'universalité – entre les savoirs, la technique et la nature ?

15h30

Séance de questions et débat

16h00

Michaël Foessel

Philosophe, Ecole Polytechnique

La promesse de l'intime

Dans le désir d'être résolument moderne, s'énonce généralement le souci d'aménager un espace public où, également, les individus pourront délibérer, décider et agir. La publicité apparaît, en effet, comme un acquis des Temps modernes lié aux exigences de transparence qui s'appliquent désormais à l'action politique. Mais cette exigence se double d'une autre, rarement aperçue, et qui porte sur l'intime. Il n'est plus question ici de transparence, ni d'un espace de la délibération ouvert à tous, mais du droit de nouer des relations affectives, amoureuses ou sexuelles à l'abri du jugement social. En même temps que l'exigence de publicité, naissent le journal intime et les revendications égalitaires dans le domaine de la vie amoureuse. Comme le politique stricto sensu, l'intime a ses espaces, ses lieux et sa logique qui ne vont pas sans interroger l'architecture (séparation entre les lieux communs et la chambre à coucher, exigence d'une « chambre à soi » énoncée par Virginia Woolf). Comment articuler ces deux inventions modernes que sont le public et l'intime ? A l'heure de la transparence, faut-il sacrifier l'intime à sa publication ?

16h30

Antoine Picon

ENPC / Harvard

Sommes-nous devenus post-modernes ?

La communication proposée voudrait revenir sur l'opposition à la fois banale et ambiguë entre modernité et post-modernité, opposition diversement déclinée de la philosophie à l'architecture. Contrairement à ce qu'affirme Bruno Latour, nous avons été modernes dans toute une série de domaines, l'urbanisme et l'architecture en tête. Dans quelle mesure sommes-nous en train de devenir post-modernes ?

17h00

Nathalie Heinich
CNRS / CRAL (EHESS)

Catégoriser le « moderne » et le « contemporain »

Les catégorisations chronologiques, au moins dans le domaine culturel, oscillent fréquemment entre définitions temporelles et définitions esthétiques. Ainsi, le terme « baroque » peut renvoyer aussi bien à un style qu'à une période. On peut en dire autant du terme « contemporain », pris entre définition stylistique ou générique (comme dans « musique contemporaine ») et définition strictement chronologique. Dans les arts plastiques, le terme « art contemporain », utilisé habituellement pour qualifier l'art « actuel » ou « l'art des artistes vivants », ne renvoie de fait qu'à une certaine catégorie d'œuvres d'art, dues pour nombre d'entre elles à des artistes disparus, alors que bien des artistes vivants n'entrent pas dans les circuits consacrés à « l'art contemporain ». On a pu observer de même le glissement du terme « art moderne » vers une définition beaucoup plus stylistique ou générique (voire « paradigmatique ») que chronologique.

La confrontation avec les usages du terme « moderne » ou « modernisme » en architecture devrait permettre d'approfondir la réflexion sur ces glissements du chronologique au générique et, éventuellement, sur les malentendus ou les abus de langage auxquels ils peuvent donner lieu.

17h30

Séance de questions et débat



Colloque international **L'élan moderne**

organisé par
la Société Française des Architectes
en partenariat avec
le CNRS (GDRI «Savoirs artistiques et traités d'art»)

